

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**MÉLANGES**

**D'HISTOIRE ET DE VOYAGES**

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES  
D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.	LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉ-
LES APÔTRES.	RATION CHRÉTIENNE.
SAINTE PAUL, avec cartes des voyages	L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
de saint Paul.	MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE
L'ANTECHRIST.	ANTIQUÉ.

INDIX GÉNÉRAL pour les sept volumes de L'HISTOIRE DES ORIGINES  
DU CHRISTIANISME.

FORMAT IN-8

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.....	1 volume.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.....	—
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre.....	—
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES.....	—
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
AVERROËS ET L'AVERRUISME, essai historique.....	—
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE.....	—
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES.....	—
QUESTIONS CONTEMPORAINES.....	—
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE.....	—
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.....	—
DE L'ORIGINE DU LANGAGE.....	—
CALIBAN, drame philosophique.....	—
L'EAU DE JOUVENCE, drame philosophique.....	—
LE PRÊTRE DE NÉMI, drame philosophique.....	—
L'ABBESSE DE JOUARRE, drame.....	—
VIE DE JÉSUS, édition illustrée.....	—
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE.....	—

MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage se compose d'un volume in-4° de texte,  
de 888 pages, et d'un volume in-folio, composé de 70 planches, d'un titre et  
d'une table des planches.

FORMAT GRAND IN-18

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.....	1 volume.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
VIE DE JÉSUS, édition populaire.....	—

En collaboration avec M. VICTOR LECLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE. — Deux volum  
grand in-18.

BOURLON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

# MÉLANGES

D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

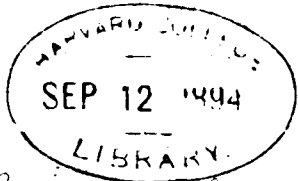
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1890

Droits de reproduction et de traduction réservés.

10. 550

425 ~~18~~ 5.34.1



*Conant fund.*

## PRÉFACE

Les morceaux réunis dans ce volume n'ont qu'un seul lien qui les rattache les uns aux autres, c'est le goût de la vérité historique et des méthodes qui permettent de la trouver. Quelques-uns de ces morceaux sont fort anciens, et remontent à un temps où, sans hésiter sur ma voie (je n'ai jamais compris le devoir et le plaisir que d'une seule manière), j'hésitais encore sur l'application particulière que je donnerais à mes facultés de travail. Quand on est jeune, on croit pouvoir tout embrasser, et, comme pour un esprit vraiment philosophique tout est également digne d'être connu, on ne se résigne que tardivement

à limiter son horizon, à évacuer des terres qu'on s'était adjudgées et que l'on croyait même avoir conquises. Toute existence un peu active, rentrée dans son lit naturel, abandonne ainsi derrière elle comme des lais de mer, que le flot ne visitera plus. Il y a plaisir, quand on vieillit, à revenir sur ces souvenirs d'une curiosité qui fut sincère. Le public, d'ailleurs, a toujours été pour moi si indulgent que c'est un peu sa faute si je n'ai pas fait, en composant ce volume, la part plus large à l'oubli.

Ce fut surtout à partir de 1852 que, introduit par Augustin Thierry à la *Revue des Deux Mondes*, et par M. de Sacy au *Journal des Débats*, je cédai au goût du temps pour ce genre d'études critiques qui interdit les longues démonstrations, mais n'exclut pas une certaine philosophie générale. C'était le temps où MM. Laboulaye, de Sacy, Taine, Rigault, Prévost-Paradol donnaient une vie nouvelle à l'article *Variétés* et transportaient à la troisième page du journal l'intérêt que la première, consacrée à la politique, ne pouvait plus avoir. Nous essayions de sauver au moins la liberté intellectuelle, religieuse, littéraire, si fortement compromise, et peut-être fûmes-nous assez heureux pour y contribuer dans une certaine mesure. Plusieurs morceaux du présent volume sont

sont de ce temps et en rappellent l'esprit. D'autres remontent à ces dernières années de l'Empire, où l'on put croire qu'un avenir meilleur commençait à s'ouvrir. Quelques-uns sont des jours néfastes où la consolation de l'étude a été plus nécessaire que jamais à ceux qui aiment leur pays. Deux ou trois, enfin, appartiennent à un passé fort ancien, à 1847 et 1848, à ces années d'études ardentes où je regrettais que la vie ne fût pas comme un char à six ou huit chevaux, que j'aurais conduits à la fois. C'est mon digne maître et ami M. Egger qui faisait insérer au *Journal de l'instruction publique* ces élucubrations de jeune homme, qu'on était bien bon d'accepter, car elles étaient écrites d'une façon singulièrement inexpérimentée. J'ai éprouvé cependant tant de joie à les relire, que je me suis laissé aller à les réimprimer. J'y ai trouvé naïvement exprimées les idées qui ont été plus tard l'âme et le soutien de ma vie<sup>1</sup>.

Ce m'a été une grande consolation de voir que presque tous les vœux que je formais il y a vingt et trente ans pour l'avenir des études philologiques et historiques se sont en grande partie réalisés. Un immense progrès, qui date de la seconde moitié de l'empire, s'est accompli dans

1. Il ne reste plus de cette époque à publier que *l'Avenir de la science*, que je composai en 1848 et 1849.



ces études. Une jeunesse pleine d'ardeur est entrée dans les voies de la critique, et il n'est presque aucune branche des sciences philologiques qui ne soit maintenant cultivée chez nous selon les saines méthodes qui ont prévalu depuis trois quarts de siècle. Les plus beaux jours s'annoncent pour ces études, et l'avenir en est si bien assuré, que, moi et ceux de mon âge, nous pourrions tous entonner notre *Nunc dimittis*, n'était le désir bien naturel d'assister à la pleine éclosion de ce que nous avons désiré et appelé. Que cette vivante et forte jeunesse me permette seulement deux conseils. Le premier est d'éviter l'ingratitude qu'il y a d'ordinaire à laisser croire qu'on a inventé la science et créé l'esprit humain. Les bonnes méthodes philologiques ont toujours eu en France d'illustres représentants. Sans parler des siècles passés, n'avons-nous pas eu, à l'époque qu'on rabaisse le plus, Silvestre de Sacy, le créateur de la grammaire arabe; Abel Rémusat, le créateur de la science du chinois; Champollion, le créateur de l'égyptologie; Eugène Burnouf, comparable aux créateurs les plus éminents des études aryennes; Fauriel, doué d'un sentiment si profond de l'histoire littéraire; Augustin Thierry, qui avait à un si haut degré l'intuition du passé? Ne donnons pas lieu de

croire que nous ne comprenons plus de pareils maîtres. Évitions un autre défaut, je veux dire ce pédantisme déplacé, qui croit servir la science en lui donnant un air hautain et farouche. Il ne faut faire aucun sacrifice à la frivolité des gens du monde ; mais il ne faut pas non plus les rebuter. Certes, la vérité a son prix en elle-même ; elle n'est cependant quelque chose de vivant et de réel que quand elle est comprise et aimée par la portion compétente de l'humanité. Ne nous y trompons pas. Le progrès de l'esprit critique est encore partiel et indécis. La bataille n'est pas gagnée. Il y a un progrès remarquable chez les travailleurs ; il n'y a guère de progrès dans le public. L'autorité scientifique n'a pas gagné. Il y a plus de préjugés que jamais contre des méthodes qu'on est convenu d'appeler allemandes, afin d'avoir un prétexte pour les repousser. Autant d'esprits que jamais, surtout en province, continuent de faire de la science un jeu stérile ou puéril. L'idée qu'il y a une science vraie, qui doit être enseignée, protégée, patronnée par l'État, à l'exclusion de la science fausse, perd du terrain, par suite de l'affaiblissement général des idées de gouvernement. Pour faire son chemin, comme elle le mérite, la vraie science a besoin de beaucoup de prudence et d'habileté.

C'est parce que notre jeune école ne l'a pas suffisamment compris, que sa place n'est pas ce qu'elle devrait être, et que, si elle n'y prend garde, sa réussite extérieure pourrait être compromise en partie.

Voilà près de huit ans écoulés depuis les terribles épreuves que nous avons traversées, et il est maintenant permis de voir quelle direction notre pays a définitivement choisie dans l'alternative cruelle où l'avait mis sa destinée. La France avait l'option entre deux partis opposés<sup>1</sup>. Elle pouvait adopter un système de réformes analogues à celles que s'imposa la Prusse après la bataille d'Iéna, réformes austères, tendant à donner à tous les services de la force et de la vigueur, sacrifiant dans une large mesure l'individu à l'État, fortifiant l'État et admettant son action dans tous les ordres : comme condition de ces réformes, un gouvernement plus sérieux que brillant, un parlement réduit au rôle de conseiller intime, une monarchie ayant son droit en dehors de la volonté de la nation ; comme conséquence, l'inégalité sociale, une telle organisation supposant des classes en apparence privilégiées, en réalité mises à part pour le service de la

1. *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 64 et suiv., 82 et suiv. (Paris, 1871).

nation. — A cette voie de pénitence et de retour en arrière la France pouvait préférer la continuation du programme démocratique, où l'État, constitué par l'universalité des individus, n'ayant d'autre but que le bonheur des individus entendu comme les individus l'entendent, s'interdit toute visée au delà de ce que conçoit et sent l'universalité des individus. La conséquence d'un pareil état de choses est la poursuite du bien-être et de la liberté, la destruction de tout ce qui reste de privilèges et d'esprit de classe, l'affaiblissement du principe de l'État. L'individu et les groupes subordonnés à l'État, tels que le département et la commune, se trouveront bien d'un tel régime; mais il est à craindre que la nation, la patrie, la France enfin, y perde chaque jour quelque chose de son autorité et de sa forte cohésion.

Il est clair que la seconde hypothèse a complètement remporté la victoire sur la première. A deux tentatives, auxquelles n'a manqué ni la hardiesse ni la résolution d'aller jusqu'au bout, la France a opposé un Non absolu. A toute autre tentative du même genre (et il est probable qu'il y en aura), le pays répondra sans doute de la même manière. Une réforme dans le sens monarchique et gouvernemental ne se fera donc pas

avec l'assentiment spontané de la France. Où prendre la force pour contraindre la France, pour lui faire accepter ce dont elle ne comprend pas la nécessité? A l'intérieur? L'armée, c'est la France même. Une armée ne se sépare de la nation d'où elle sort que par l'effet du sentiment prédominant qui l'attache à un général victorieux. Et même alors, les coups d'État (le 18 brumaire, le 2 décembre, par exemple) se font dans le sens voulu, à tort ou à raison, par la majorité de la nation. — Demanderait-on à l'extérieur l'appui nécessaire pour la réaction? L'extérieur, c'est l'Allemagne. L'Allemagne jouit du privilège de la victoire; elle a l'hégémonie en Europe pour le temps ordinaire que durent les hégémonies. Sa volonté est celle de Jupiter, d'ici à vingt ou vingt-cinq ans. Or l'intérêt de l'Allemagne n'est nullement que la France se réforme comme elle le fit elle-même à partir de 1808. L'intérêt de l'Allemagne est bien plutôt (elle le croit du moins ainsi) que la France reste dans l'état d'affaiblissement politique et militaire qu'entraînent à certains égards la démocratie et le gouvernement républicain.

Voilà ce que M. Thiers vit à Bordeaux, et en somme il vit bien. Le hasard des élections de février 1871, hasard qui nous domine encore,

l'Assemblée de 1871 ayant trouvé moyen de s'imposer à l'avenir, a rendu jusqu'à ces derniers temps le résultat douteux. En 1873, notamment, il y eut un moment où l'on put croire que, moyennant un accord avec la maison de Bourbon, une restauration du vieux système national n'était pas impossible. La conduite de M. le comte de Chambord trancha la question. A partir de novembre 1873, la position de la France fut ce qu'aurait été celle de la Prusse, si Frédéric-Guillaume III et sa dynastie avaient abdiqué après la bataille d'Iéna. Les réformes dans le genre de celles dont nous parlons ne peuvent s'accomplir dans un pays qu'avec la collaboration de sa vieille dynastie nationale. — Quant à la tentative de 1877, il n'y faut voir que le rêve de personnes obstinées, à qui leurs principes arrêtés enlèvent toute vue claire de la réalité et de la possibilité, ces deux pôles uniques sur lesquels le politique doit se guider.

Ainsi la restauration de la nation à la façon prussienne n'aura pas lieu. Il faut, pour réaliser un tel programme, une union que nous n'avons pas ; il faut surtout une monarchie et une noblesse. Aucune des réformes que l'on avait pu concevoir dans ce sens n'est faite ; aucune ne se fera. Faut-il désespérer et ne plus admettre pour

notre patrie aucun avenir? Non, certes. Les choses humaines sont multiples et diverses, riches en volte-face étranges. Un pays fécond en ressources a toujours un grand rôle à jouer. Ce qui a été pendant quelque temps un désavantage devient ensuite un avantage. La période que nous allons traverser peut et doit être une période de liberté à l'américaine; dans ce nouvel exercice, la France peut montrer des prestesses inattendues. L'essentiel dans la vie est de ne pas vouloir des choses contradictoires. Ce que nous aurons pourra être fort agréable, fort brillant, fort aimable, pourvu que nous ne prétendions pas qu'on peut joindre aux douceurs du laisser-aller les avantages du gouvernement fort. La république n'est forte que par la terreur, et la terreur, heureusement, est à mille lieues de nous. Un gouvernement vraiment fort est celui qui, sans entreprendre la tâche absurde de contrarier la nation, conduit la nation, est accepté d'elle comme un guide doué de lumières supérieures. Un tel gouvernement dirige l'opinion, règle l'instruction publique, a une politique, une diplomatie et, dans une certaine mesure, une histoire, une philosophie. Un tel gouvernement ne se contente pas de tout encourager, de sourire à toute chose; il regarde comme une partie de sa tâche de décourager,

d'empêcher, — de décourager la science fausse, le charlatanisme, — d'empêcher les directions funestes à la bonne discipline des esprits. Personne n'a plus le bras assez ferme pour cela. Le parti conservateur s'abandonne à des alarmes puérides, en s'imaginant que nous sommes à la veille de scènes de pillage et de violence. Ce qui nous est réservé, ce n'est pas la violence; c'est la mollesse. Pour les initiatives individuelles, l'ère qui paraît s'ouvrir pourra être un temps excellent; pour la grande direction politique, ce sera un temps presque nul. Si les événements extérieurs nous laissent en paix, nous pourrions donner le spectacle d'une des productions les plus riches et les plus variées qui se puissent imaginer; mais de maîtrise exercée par une autorité quelconque, il n'y en aura pas. Une sorte d'indulgence universelle laissera tout passer; à la longue, un dissolvant général détruira toute influence magistrale venant d'une classe aristocratique ou de groupes d'élite.

Ce qui fait qu'on doit envisager une telle perspective sans trop de crainte, c'est qu'il est probable que tous les pays viendront, chacun à leur tour, à l'état où nous sommes. Les progrès de la réflexion chez le peuple, favorisés par l'instruction primaire, par l'exercice des droits politiques, par



les progrès de l'industrie, par l'augmentation de la richesse, rendront l'individu de moins en moins capable des miracles d'abnégation dont les masses inconscientes du passé nous ont donné l'exemple. La nation vit des sacrifices que lui font les individus; l'égoïsme toujours croissant trouvera insupportables les exigences d'une entité métaphysique, qui n'est personne en particulier, d'un patriotisme qui implique plus d'un préjugé, plus d'une erreur. Ainsi nous assisterons dans toute l'Europe à l'affaiblissement de l'esprit national, qui, il y a quatre-vingts ans, a fait dans le monde une si puissante apparition. La nationalité allemande, créée la dernière, résistera la dernière, d'abord à cause de ses récentes victoires, puis à cause de l'esprit particulier de soumission de la race allemande; mais elle finira par suivre la voie du reste du monde. Sa gloire lui deviendra un fardeau; elle trouvera, comme la France de 1815, que la prédominance militaire d'une nation s'achète bien cher; écrasée sous le poids de charges intolérables, elle portera envie à ses vaincus. Elle démontrera une fois de plus cette vérité, établie par les règnes de Louis XIV et de Napoléon I<sup>er</sup>, que la grandeur des nations est le plus souvent en raison inverse du bonheur des peuples. Il arrivera peut-être ainsi que la France,

qui, à la fin du dernier siècle, a proclamé l'idée de nation, aura été la première à réagir contre ce que cette idée avait d'exagéré. Cela sera dans l'ordre. Notre spirituelle vivacité, notre logique fiévreuse, nous font éprouver avant les autres les symptômes des crises qui se préparent dans le grand corps européen. Honneur dangereux !

Après tout, nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles. Les partis réactionnaires et monarchiques ne nous ont pas traités de telle façon que nous soyons obligés de prendre le deuil avec eux. Déjà, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, on voyait poindre cette faiblesse générale qui a corrompu chez nous la haute culture intellectuelle. Rappelons-nous ces lugubres années de 1849, 1850, 1851, où l'esprit humain fut régenté par ses ennemis, et les dix premières années de l'Empire, où tout ce qui n'était pas médiocre ou frivole passait pour dangereux. Nous ne serons jamais les flatteurs de la démocratie ; nous avouons cependant qu'il ne lui sera pas difficile d'égaliser les aristocraties de ces temps-là. Maintenant du moins, nous sommes libres, or nous ne l'avons pas toujours été. Ne nous faisons pas d'illusion : nous ne dirigerons rien, nous ne réformerons rien, nous n'organiserons pas grand-chose ; mais soyons modestes, on ne nous impor-

tunera pas ; c'est beaucoup. Si nous avons pu rêver une force dont nous disposerions, laissons ce rêve. Le monde est entraîné par un penchant irrésistible vers l'américanisme, vers le règne de ce que tous comprennent et apprécient. Galilée de nos jours n'aurait plus à craindre la géhenne et les cachots. Il assisterait au triomphe de M. Raspail. Certainement, il serait assez philosophe pour y être peu sensible, et même pour voir que cela est légitime à beaucoup d'égards.

Profitons donc et jouissons de l'heure présente ; elle est bonne et douce. Tâchons tous de nous surpasser. Ne boudons pas notre patrie, quand elle n'est pas de notre avis. C'est peut-être elle qui a raison. Pauvre France ! *malo tecum errare quam cum ceteris recte sapere.*

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## LE DÉSERT ET LE SOUDAN <sup>1</sup>.

---

M. d'Escayrac de Lauture a parcouru pendant huit ans les diverses parties du continent africain ; le livre qu'il vient de publier est le fruit de ses observations personnelles et de ses réflexions. On y reconnaît partout un esprit pénétrant, original, rempli de l'amour le plus désintéressé de la science, et possédé de cette large et vive curiosité qui est le signe des natures vraiment distinguées. A toutes les qualités du voyageur, à l'audace, à l'activité, à la persévérance, M. d'Escayrac joint plusieurs de celles du penseur et de l'écrivain. Les défauts de son ouvrage sont ceux d'un esprit encore peu maître de sa

1. *Le Désert et le Soudan, études sur l'Afrique au nord de l'équateur*, par M. le comte d'Escayrac de Lauture. — Paris, 1853.

méthode et trop charmé du plaisir de penser pour penser avec sobriété. On peut lui reprocher d'avoir donné dans un livre de renseignements précis une trop grande place aux généralités. Ce qu'on est en droit de demander au voyageur, en effet, ce n'est pas de faire preuve d'érudition et de philosophie ; c'est uniquement de bien voir et de bien rendre ce qu'il a vu, c'est d'être le témoin véridique et judicieux des pays lointains devant le tribunal de la critique européenne. La forme du récit ou du journal est pour cela la meilleure. M. d'Escayrac raconte trop peu et raisonne trop. Cela le conduit à des vues parfois hasardées, qui tiennent uniquement à certaines habitudes de style et ne portent aucun préjudice à la justice et à l'impartialité habituelles de son esprit.

La philosophie de l'histoire de M. d'Escayrac pourrait donner lieu à des observations analogues. Elle est trop absolue, et, s'il fallait la comparer à quelque chose, ce serait au curieux essai d'histoire *a priori* que le plus ingénieux des chroniqueurs arabes, Ibn-Khaldoun, nous a donné dans ses *Prolégomènes*. Dominé par l'idée d'un plan uniforme de l'espèce humaine, supposant que tous les peuples sont partis d'un même état, suivent la même ligne et tendent au même but, M. d'Escayrac ne tient pas assez de compte de la diversité des races. Or il semble que, plus on étudie l'histoire dans ses véritables sources, plus on arrive à écarter toute formule générale et à se renfermer dans de pures considérations ethnographiques. M. d'Escayrac, par exemple, trompé par l'équivoque du mot *barbarie*, rapproche souvent les Germains des premiers siècles de notre ère des diverses populations du Soudan, et semble supposer qu'il ne faudrait à

ces dernières que du temps et des circonstances favorables pour produire des œuvres comparables à celles du génie germanique. Il faut avouer que tous les progrès de la science moderne amènent au contraire à envisager chaque race comme enfermée dans un type qu'elle peut réaliser ou ne pas réaliser, mais dont elle ne sortira pas. Goethe et Kant étaient en germe dans les contemporains d'Arminius ou de Witikind. L'Afrique ne révèle peut-être pas autant que l'Asie cette profonde individualité des branches diverses de l'espèce humaine. Le degré de civilisation y a plus d'importance que la race. C'est en Asie que le fait primordial du sang apparaît dans toute sa force, et c'est en étudiant cette partie du monde qu'on s'habitue à envisager d'une façon toute relative les destinées intellectuelles, morales et religieuses de la planète que nous habitons.

La race arabe semble l'objet de prédilection des études de M. d'Escayrac. Il l'a trouvée dans ses longs voyages, de l'Irak au Sénégal, de Maroc à Madagascar, partout inaltérable, homogène, offrant, si j'ose le dire, l'identité du métal, et présentant l'image d'un peuple qui, suivant la belle expression de Jérémie (XLVIII, 11), « n'a point été remué de dessus sa lie ». Les meilleures pages du livre de M. d'Escayrac sont celles qu'il a consacrées au portrait de cette race étrange, dont le privilège est de passionner si vivement tous ceux qui l'étudient. Jamais famille humaine n'offrit, en effet, un si séduisant assemblage de brillantes qualités et de brillants défauts. On l'aime, tout en étant persuadé qu'elle a peu de valeur solide et qu'il n'y a désormais rien à en faire pour le bien général de l'humanité. Les Arabes, comme tous les

peuples qu'on appelle sémitiques<sup>1</sup>, manquent de cette variété, de cette largeur, de cette étendue d'esprit qui sont les conditions de la perfectibilité. Leur civilisation n'a qu'un seul type et ne tarde jamais à rencontrer sa limite : on a remarqué avec raison que la domination des Arabes a exactement le même caractère dans les pays les plus éloignés les uns des autres où elle a été portée, en Afrique, en Sicile, en Espagne. L'infini, la diversité, le germe du développement et du progrès leur semblent refusés.

L'illustre M. Lassen, que ses sympathies exclusives pour la race indo-européenne rendent parfois injuste pour la race sémitique, a défini d'un mot cette dernière : une race personnelle, égoïste, et, comme on dit en Allemagne, *subjective*. Il est certain que nulle part ailleurs les passions individuelles, l'amour, la haine, la vengeance, n'ont eu autant de développement. Jamais la poésie arabe ne s'élève au-dessus des sentiments personnels. Les *Moallakat* sont sous ce rapport un genre unique, auquel on ne saurait rien comparer dans aucune littérature. Le poète arabe ne se résigne jamais à prendre au sérieux un sujet étranger à lui-même. Pas de drame, pas d'épopée, aucune de ces grandes compositions où l'auteur doit s'effacer. Race incomplète par sa simplicité même, la race sémitique se distingue presque exclusivement par des caractères négatifs; elle n'a ni mythologie, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie politique. La moralité elle-même a toujours été

1. On donne ce nom tres-impropre aux peuples qui parlent ou ont parlé hébreu, syriaque ou arabe, trois langues fort ressemblantes entre elles, et qu'on a regardées bien à tort comme correspondant à la catégorie biblique des enfants de Sem.



entendue par cette race d'une manière fort différente de celle que nous imaginons. Le mélange bizarre de sincérité et de mensonge, d'exaltation religieuse et d'égoïsme qui nous frappe dans Mahomet, la facilité avec laquelle les musulmans eux-mêmes avouent que dans plusieurs circonstances le Prophète obéit plutôt à sa passion qu'à son devoir, ne peuvent s'expliquer que par cette espèce de machiavélisme qui rend le sémite indifférent sur le choix des moyens, quand il a pu se persuader que le but qu'il veut atteindre est la volonté de Dieu. Notre manière désintéressée et pour ainsi dire abstraite de juger les choses lui est complètement inconnue.

C'est dans la vie nomade qu'il faut chercher la cause de cette indomptable personnalité, et aussi du sort étrange qui prédestinait l'Afrique à devenir, par le travail continu des siècles, une terre sémitique. N'est-il pas bien remarquable que, tandis qu'en Asie la race arabe ne put dépasser les limites de la Syrie et de l'Irak, en Afrique elle se répandit, comme par une sorte d'infiltration lente, jusqu'à l'Atlantique et jusqu'à la Cafrerie? C'est que le désert est, à vrai dire, la patrie de l'Arabe. Partout où il trouve un sol convenablement disposé pour le recevoir, il est chez lui, si bien qu'à cette heure les limites de l'Arabie sont à proprement parler les limites du désert.

Une affinité aussi étroite, une prise de possession aussi complète, feraient croire que l'envahissement du continent africain par la race arabe a dû se produire dès une époque reculée, et sans doute bien avant l'islamisme. La race arabe nous apparaît dans la plus haute antiquité répandue sur les deux rivages de la mer Rouge. L'Égypte n'était qu'une étroite vallée, entourée de Sémites noma-

des, tantôt soumis, ainsi que nous le voyons pour les Israélites, tantôt maîtres, comme les Hyksos. Abd-el-Kader exposait naguère<sup>1</sup>, avec sa remarquable érudition, les traditions des Arabes sur leurs émigrations anté-islamiques en Barbarie. L'émir, comme la plupart des savants de sa religion, n'a pas beaucoup de critique, et je n'accorde, pour ma part, aucune valeur historique à ces récits, qui occupent une grande place chez les historiens musulmans. Ils reposent pourtant sur un fait réel, je veux dire les profondes racines que la race arabe a jetées en Afrique ; on peut dire, en effet, que l'Afrique, et en particulier le Maroc, est de nos jours le sanctuaire de l'esprit arabe et le point du monde où cet esprit semble le moins prêt à céder aux influences de l'étranger.

M. d'Escayrac a été frappé de trouver au fond du Soudan les mœurs, la langue, la religion de l'Arabe conservées avec une merveilleuse pureté, tandis qu-, partout où la race arabe s'est renfermée dans la vie citadine, elle a bientôt perdu ses qualités essentielles, sa fierté, sa grâce, sa sobre et sévère majesté. Cette race n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous y donnons. La vraie société arabe est celle de la tente et de la tribu, sans aucune institution politique ni judiciaire, sans autre autorité et sans autre garantie que celle du chef de la famille. Les questions d'aristocratie, de démocratie, de féodalité, qui forment le secret de l'histoire de tous les peuples indo-européens, n'ont pas de sens pour les Sémites. L'aristocratie n'ayant pas chez eux une origine militaire, est acceptée sans contradiction et sans la

1. Lettre au général Daumas, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1854.

moindre répugnance. La noblesse arabe est toute patriarcale; elle ne tient pas à une conquête, elle a sa source dans le sang. Quant au pouvoir suprême, l'Arabe ne l'accorde rigoureusement qu'à Dieu et à ses envoyés. « C'est un curieux spectacle, dit M. d'Escayrac, que celui que présente la tente d'un chef arabe, lorsque quelque affaire s'y traite; elle est pleine de monde, et ceux qui ne peuvent s'y placer se pressent à la porte. Chacun donne son avis, sans que personne l'interrompe : l'un blâme le chef, l'autre lui reproche d'être incapable ou poltron; il se justifie ou laisse dire : les femmes mêmes prennent la parole et la gardent volontiers; l'enfant parle et tous sont attentifs; le domestique, le mendiant, l'étranger parlent aussi, souvent tous à la fois, sans qu'on les fasse taire. »

Il peut sembler paradoxal de le dire, et rien n'est pourtant plus exact, l'anarchie complète a toujours été l'état politique de la race arabe. Cette race nous donne le spectacle singulier d'une société se soutenant à sa manière sans aucune espèce de gouvernement ni d'idée de souveraineté. Le khalife n'est nullement un souverain, c'est un *vice-prophète*. Les historiens arabes sont pleins d'anecdotes qui témoignent de la liberté avec laquelle les premiers musulmans blâmaient en face ces représentants de l'autorité prophétique, et résistaient à leurs ordres quand ils ne les approuvaient pas. Les révolutions des premiers siècles de l'hégire, l'extermination de la famille du Prophète et du parti resté fidèle à l'idée primitive de l'islamisme, venaient de l'incapacité absolue de rien fonder et de l'impossibilité où était la race arabe de se développer dans des

pays qui appellent une organisation régulière. En Afrique, au contraire, où elle rencontrait un sol approprié à la vie nomade et patriarcale, cette race s'est répandue de proche en proche, par un mode de propagation analogue à celui du sable dans le désert, portant avec elle ses habitudes d'indiscipline, sa religion simple, son purisme grammatical.

L'islamisme n'était pas moins bien adapté que la race arabe à la nature africaine. Né dans le désert, il tend de plus en plus à s'y renfermer. M. d'Escayrac de Lautre insiste vivement sur ce phénomène bizarre que l'islamisme est bien plus pur dans le Soudan qu'en Syrie, en Égypte, à Constantinople. Les superstitions, les dévotions mesquines, qui ont terni presque partout la pureté de la doctrine unitaire, n'ont aucun accès parmi les tribus nomades de l'Afrique; les derviches et les ordres religieux, qui ailleurs ont supplanté les oulémas dans la faveur du peuple, n'exciteraient ici que le dégoût. Ce puritanisme confine parfois à l'incrédulité. L'Arabe bédouin, à force de simplifier sa religion, en vient presque à la supprimer: c'est assurément le moins mystique et le moins dévot des hommes. Sa religion ne dégénère jamais en crainte servile; le monothéisme est moins pour lui une religion positive qu'une manière de repousser la superstition. Il est prouvé aujourd'hui que l'islamisme se produisit au VII<sup>e</sup> siècle presque sans conviction religieuse, et n'obtint une créance absolue que quand, sortant de l'Arabie, il tomba sur un sol mieux disposé pour la foi. La plupart des tribus bédouines se convertirent par force, sans trop savoir ce qu'elles faisaient. M. Fresnel nous a appris que, dans le Hadramant, des tribus entières n'ont

embrassé l'islamisme que depuis peu d'années, par suite du mouvement wahhabite. L'Arabie, qui a converti le monde, a été convertie la dernière. « Le Persan, le Criméen, le Turc traversent la moitié de l'Asie, le noir du Sénégal affronte un voyage de deux années, pour adresser à Dieu leurs ferventes prières dans le sanctuaire de l'islamisme ; le Bédouin, qui, chaque année, vient planter ses tentes sous les murs de la ville sainte, ne dépense pas un quart d'heure pour assurer son salut, et meurt à quatre-vingts ans sans avoir accompli le premier devoir du musulman. »

« Je voyageais dans le Soudan avec un secrétaire égyptien, continue M. d'Escayrac ; parfois nous réclamions le soir l'hospitalité du désert, je le priais de chanter, comme les muezzins du Caire, l'appel à la prière : l'étonnement des Arabes nous amusait beaucoup. « Que chante-t-il ? » venaient-ils me demander ; « qu'est-ce que cela veut dire ? — C'est l'appel à la prière, » leur disais-je, « ne l'avez-vous jamais entendu ? — Jamais. » — Est-ce que vous ne priez pas ? — Nous ne le pouvons pas : l'eau est rare chez nous et les ablutions en demandent beaucoup. — Ne pouvez-vous donc pas les pratiquer avec le sable ? C'est pour vous que le Prophète a institué le *teyemmum*<sup>1</sup> ; voulez-vous que je vous le fasse connaître ? — Ce n'est pas la peine ; nous sommes des Arabes, nous ne sommes pas des saints. »

» Parcourant la Syrie, il m'arriva de passer devant un Arabe qui déjeunait de fort bon appétit et m'invita à

1. Mode d'ablution qui se pratique avec du sable à défaut d'eau.

prendre part à son repas. Nous étions en ramadhan, et je lui en fis l'observation. « Dieu, » lui dis-je, « n'a-t-il » pas ordonné de jeûner pendant ce mois béni ? — Je » ne l'ai pas entendu, » me répondit-il. « Mais, » ajoutai-je, « c'est écrit dans le Coran. — Bah ! » fit-il, « je » ne sais pas lire. »

La langue arabe enfin présente chez les nomades du Soudan le même caractère d'inaltérable pureté. Elle y a conservé tout son atticisme, tandis que partout dans les villes elle s'est promptement altérée. Ainsi se vérifie encore ce fait capital que le désert est le centre et le milieu naturel de la culture arabe. Une poésie d'une extrême recherche, une langue qui surpasse en délicatesse les idiomes les plus cultivés, des subtilités de critique littéraire telles qu'on en rencontre aux époques les plus fatiguées de réflexion, voilà ce qu'on trouve au désert, cent ans avant Mahomet, et cela chez des poètes voleurs de profession, à demi nus et affamés. Des caractères tels que ceux de Tarafa et d'Imroulkaïs, fanfarons de débauche et de bel esprit, unissant les mœurs d'un brigand à la galanterie de l'homme du monde, à un scepticisme complet, sont certes un phénomène unique dans l'histoire. Les Arabes ont toujours cru que les tribus nomades conservent le dépôt du langage choisi et des manières distinguées. Les familles nobles d'Espagne et d'Afrique faisaient faire à leurs fils un voyage littéraire parmi les Bédouins. Les chérifs de la Mecque envoient encore aujourd'hui leurs enfants passer un certain nombre d'années et, en quelque sorte, faire leur rhétorique au désert.

C'est bien à tort, en effet, qu'on envisage la vie no-

made comme inséparable de la barbarie, parce qu'elle n'admet pas le genre de raffinements auxquels nous sommes habitués à donner exclusivement le nom de civilisation. Elle en admet d'une autre sorte, et n'est nullement incompatible avec une grande culture intellectuelle et morale. Est-il un plus charmant tableau que celui que nous offrent dans la haute antiquité les patriarches abrahamides, menant partout leur noble vie de pasteurs, riches, fiers, chefs d'un nombreux domestique, en possession d'idées religieuses pures et simples, traversant les sociétés plus compliquées des Chananéens et des Chamites sans s'y confondre et sans en rien accepter ? Il est difficile de se figurer à quel point la vie du *douar* développe les instincts individuels, combien elle fortifie le caractère personnel, mais aussi combien elle rend incapable de discipline et d'organisation. Un cercle d'idées assez étroit, des passions très-profondes, un grand sens pratique, une tendance à faire prédominer les considérations de l'intérêt égoïste sur celles de la moralité, une religion épurée, tel est l'esprit du *douar*. Nos préoccupations toutes naturelles en faveur de la vie urbaine nous font en général envisager la vie nomade sous de très-fausse couleurs. Nous ne comprenons en dehors du citadin que le paysan à demi serf, ne recevant la vie sociale d'aucune institution, tel que l'a créé le moyen âge ; or, c'est là un genre de vie assez nouveau, et de tous, peut-être, le plus fermé à la civilisation ; c'est celui où l'homme est le plus isolé et participe le moins à la vie commune de la société. On peut affirmer que le genre de vie du Kirghiz, abstraction faite de l'inégalité des races, est bien plus propre à cultiver l'individu que ce-

lui de nos paysans. La vie commune de la tribu est, en effet, comme une grande école traditionnelle à laquelle tous assistent; le contact perpétuel et intime des individus excite à un haut degré certaines facultés; enfin, si une telle vie est très-impropre aux spéculations scientifiques et rationnelles, elle constitue un milieu souverainement poétique et où les grandes idées religieuses trouvent merveilleusement à se développer.

Tel est l'intéressant résultat qui sort du livre de M. de Lauture. Ce livre est en quelque sorte l'apologie du désert et de la race du désert. On ne peut nier que la conversion et par suite la conquête de l'Afrique centrale ne semblent dévolues à l'Arabie par une sorte de droit naturel. A l'heure présente la langue arabe est partout en Afrique le signe d'une certaine civilisation : c'est grâce à l'arabe que l'Afrique a eu quelque littérature, et qu'on a vu, par exemple, un assez beau mouvement littéraire se produire à Tombouctou <sup>1</sup>. De nos jours, l'islamisme et la langue arabe font de grands progrès dans la partie orientale de l'Afrique, du côté de Mozambique et de Madagascar, comme nous l'apprennent les renseignements fournis par le missionnaire Krapf <sup>2</sup>. Plusieurs pays du Soudan, tels que le Ouaday, paraissent avoir été récemment convertis, et la propagande musulmane chez les noirs du Sénégal est de plus en plus active. L'islamisme est encore conquérant de ce côté, et bien que des causes physiques

1. L'histoire littéraire de Tombouctou nous a été récemment révélée par M. Cherbonneau, *Journal asiatique*, janvier 1853.

2. *Journal de la Société asiatique allemande*, 1846, page 44 et suivantes. — Depuis la publication de cet article, l'islamisme a fait en Afrique des progrès effrayants.



condamnent à jamais l'Afrique à n'occuper qu'un rang secondaire dans l'histoire de la civilisation, on s'evra savoir gré à l'islamisme et aux Arabes d'avoir élevé les races noires du Soudan, autant peut-être qu'il était possible, au-dessus de leur incurable matérialité.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## TABLE DES MATIÈRES <sup>1</sup>

---

	PAGES.
<b>DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE</b>	
<b>DE LA CIVILISATION (1862).</b> . . . . .	1
<b>L'ANCIENNE ÉGYPTÉ (1865).</b> . . . . .	27
<b>VINGT JOURS EN SICILE (1875).</b> . . . . .	77
<b>LA DÉCOUVERTE DE NINIVE (1853).</b> . . . . .	119
<b>LE SCHAHNAMEH (1877).</b> . . . . .	135
<b>LES CÉSARS (1868 et 1870).</b> . . . . .	147
<b>EXAMEN DE QUELQUES FAITS RELATIFS A L'IMPÉRA-</b>	
<b>TRICE FAUSTINE (1867).</b> . . . . .	169
<b>LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE (1853).</b> . . . . .	197
<b>L'ART DU MOYEN AGE ET LES CAUSES DE SA DÉCADENCE</b>	
<b>(1862)</b> . . . . .	209
<b>LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI (1873).</b> . . . . .	253
<b>L'ESPAGNE MUSULMANE (1853).</b> . . . . .	277
<b>IBN-BATOUTAH (1853).</b> . . . . .	291
<b>LE DÉSERT ET LE SOUDAN (1854).</b> . . . . .	305
<b>LA SOCIÉTÉ BERBÈRE (1873).</b> . . . . .	319
<b>HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN CHINE (1847)</b>	353

1. La date entre parenthèses indique l'année où l'article a été publié.

15 HISTOIRE DE LA PHILOGIE CLASSIQUE DANS L'ANTI- QUITÉ (1848). . . . .	389
LES CONGRÈS PHILOGIQUES EN ALLEMAGNE (1848). .	414
LES GRAMMAIRIENS GRECS (1854). . . . .	427
LA PRIMITIVE GRAMMAIRE DE L'INDE (1857 et 1859). . .	441
JOSEPH-VICTOR LE CLERC (1868). . . . .	453
DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACA- DÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (1871).	509
LETTRE SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉ- RIEUR (1875). . . . .	517